

Sachiko Saito - Pas maintenant

PAGE

«In 1994, when I was 22, I came to Japan. It's now been 27 years, you know? Much of my life's been lived here in Japan, and it was very difficult after entering this country.

In 2010, I got my visa and started a company 8 years ago.

Since I couldn't do it alone and, as my family is in Japan, I started a demolition company. It's really hard work, but I have no choice. My kids are at school, so it's for their future. I want to send my three kids to university, and once they finish, if they can support themselves by their own work, that'll be the best. After that, my wife and I will be fine. I just want to protect the future of my three kids as best I can, and then, it will be fine with just the two of us.»

«En 1994, j'avais 22 ans quand je suis arrivé au Japon. Ça fait maintenant 27 ans, tu sais ? Une grande partie de ma vie s'est déroulée ici, au Japon, et ce fut très difficile après mon arrivée dans ce pays.

En 2010, j'ai obtenu mon visa et j'ai créé une entreprise il y a 8 ans.

Comme je ne pouvais pas le faire seul et que ma famille est au Japon, j'ai lancé une entreprise de démolition. C'est un travail vraiment dur, mais je n'ai pas le choix. Mes enfants sont à l'école, alors c'est pour leur avenir. Je veux envoyer mes trois enfants à l'université, et une fois qu'ils auront terminé, s'ils peuvent subvenir à leurs besoins par leur propre travail, ce sera le mieux.

Après ça, ma femme et moi, on sera bien. Je veux juste protéger l'avenir de mes trois enfants du mieux que je peux, et ensuite, ça ira juste nous deux.»

PAGE

«I fled Turkey.

I paid money to a broker. At that time, it didn't matter which foreign country I went to, but the broker brought me to Japan.

Actually, I chose a European country, but Europe was too expensive. I didn't have that much money, so I ended up going as far east as possible.

With only a small backpack, it felt like I was going to school when I came to Japan.»

«J'ai fui la Turquie.

J'ai payé un passeur. À l'époque, peu m'importait le pays étranger où j'irais, mais le passeur m'a emmené au Japon.

En réalité, j'avais choisi un pays européen, mais l'Europe était trop chère. Je n'avais pas assez d'argent, alors j'ai fini par partir aussi loin à l'est que possible.

Avec seulement un petit sac à dos, j'avais l'impression d'aller à l'école quand je suis arrivé au Japon.»

PAGE

«I came to Japan in 1993. I've been married to a Japanese woman for 15 years, but still I'm told to go back to Turkey. I even went to court over it, but I lost.

When I think about the court's decision regarding our marriage, it really breaks my heart. It stated something like, 'You can freely use the internet in Turkey, so even if you go back, you can still email and talk with your wife, so there's no problem.' The court meant my married life with my wife was not a good enough reason for me to stay in Japan. They basically blamed my wife, saying she knew I didn't have a visa and still married me. Anyway, they want me to leave Japan now because I've been here too long. I don't know why I have to be treated this way. It's pure bullying. And it's happening behind the scenes, where no one can see. The government is doing this.»

«Je suis arrivé au Japon en 1993. Je suis marié à une Japonaise depuis 15 ans, mais on me demande toujours de retourner en Turquie. J'ai même été devant les tribunaux pour ça, mais j'ai perdu.

Quand je pense à la décision du tribunal concernant notre mariage, ça me brise vraiment le cœur. Il y était écrit quelque chose comme : *'Vous pouvez utiliser internet librement en Turquie, donc même si

vous rentrez, vous pourrez toujours échanger par mail et parler avec votre femme, donc il n'y a pas de problème.* Le tribunal a estimé que ma vie maritale avec mon épouse n'était pas une raison suffisante pour que je reste au Japon. Ils ont essentiellement blâmé ma femme, disant qu'elle savait que je n'avais pas de visa et qu'elle m'avait épousé quand même. Quoi qu'il en soit, ils veulent que je quitte le Japon maintenant parce que j'y suis depuis trop longtemps. Je ne comprends pas pourquoi je dois être traité de cette manière. C'est du harcèlement pur et simple. Et ça se passe dans l'ombre, là où personne ne peut voir. C'est le gouvernement qui fait ça.»

PAGE

«When I first got to Japan, I first stayed in a park behind a bowling centre. I sat under a roofed area for days. After that, I moved on to a city park. It took me about two months. It was really tough. Plus, I started to feel embarrassed. I still feel embarrassed even talking about it now. But, well, there was nothing else I could do about it. People have to stand and light through things on their own feet.»

«Quand je suis arrivé au Japon pour la première fois, j'ai d'abord dormi dans un parc derrière un centre de bowling. Je suis resté sous un auvent pendant des jours. Ensuite, je suis passé dans un parc municipal. Ça a duré environ deux mois.

C'était vraiment dur. En plus, j'ai commencé à avoir honte. J'ai encore honte d'en parler aujourd'hui. Mais bon, je ne pouvais rien faire d'autre. Les gens doivent tenir debout et se battre par eux-mêmes.»

PAGE

«In 1980, quite a number of Kurds were killed by the Turkish government. The military regime came to power. I was in my village at that time, and I was about ten years old. A lot of people had gone missing in the village. There were ten people in my family, including my mom, dad, and eight siblings. We all lived in one room. I'll never forget November 1986. They forced us out of the village. "If you don't leave, we'll burn this place," the soldiers told us. It was snowing and there was about ten cm of snow on the ground. On that day, all seven families from the village packed up our things onto trucks and moved towards the town. Even in the town, the soldiers didn't stop their bullying. Later, I went back to the village to check on our house, but it was gone. Everything was burned and destroyed.»

«En 1980, un grand nombre de Kurdes ont été tués par le gouvernement turc. Le régime militaire est arrivé au pouvoir. J'étais dans mon village à cette époque, et j'avais environ dix ans. Beaucoup de gens avaient disparu dans le village. Nous étions dix dans ma famille, dont ma mère, mon père et huit frères et sœurs. Nous vivions tous dans une seule pièce. Je n'oublierai jamais novembre 1986. Ils nous ont forcés à quitter le village. "Si vous ne partez pas, nous brûlerons cet endroit", nous ont dit les soldats. Il neigeait et il y avait environ dix centimètres de neige par terre. Ce jour-là, les sept familles du village ont entassé nos affaires dans des camions et nous sommes partis vers la ville. Même en ville, les soldats n'ont pas arrêté de nous harceler. Plus tard, je suis retourné au village pour voir notre maison, mais elle avait disparu. Tout avait été brûlé et détruit.»

PAGE

«As a people, we can't do anything. We can't even tell our own story. We are too scared to embrace our culture properly. We don't learn about our history either. And that's still going on today. Right? Turkey says that Kurds and Turks are brothers, but that's totally wrong. The language is different, the culture is different, the songs are different, the clothes we wear are different, the food is different. Everything is different. So, how can we be brothers? It is a religious idea that the Turks and Kurds are brothers. It's an Islamic concept of brotherhood; but Kurds have always lived alongside Armenians, Assyrians, Jews, and Arabs in Anatolia. That's how it's always been. Even now, you still have Assyrians, and there are Jews and Christians, it's not just Muslims.»

«En tant que peuple, nous ne pouvons rien faire. Nous ne pouvons même pas raconter notre propre histoire. Nous avons trop peur pour embrasser pleinement notre culture. Nous n'apprenons pas non plus notre histoire. Et cela continue encore aujourd'hui. N'est-ce pas ? La Turquie affirme que les Kurdes et les

Turcs sont frères, mais c'est totalement faux. La langue est différente, la culture est différente, les chansons sont différentes, les vêtements que nous portons sont différents, la nourriture est différente. Tout est différent. Alors, comment pouvons-nous être frères ? C'est une idée religieuse que les Turcs et les Kurdes sont frères. C'est un concept islamique de fraternité, mais les Kurdes ont toujours vécu aux côtés des Arméniens, des Assyriens, des Juifs et des Arabes en Anatolie. Cela a toujours été ainsi. Même aujourd'hui, il y a encore des Assyriens, des Juifs et des chrétiens, ce ne sont pas que des musulmans.»

PAGE

«My mother had six children and I was the oldest. I didn't go to school much; I started helping out at home when I was seven. I never had a real childhood. It was hard. I couldn't see any future. I got engaged at fifteen and married at sixteen. I had my first son when I was seventeen. I want my daughter to go to school first. I don't want her to end up like me. I want her to be able to say, "I'm here!"—not asking others for help, but living life on her own terms. I want my children to be able to do what I couldn't do. I have been in Japan for eighteen years and from now on, I want to focus on doing what I love. I am studying now, like learning Kurdish. Our Kurdish is quite similar to Turkish, you know. What I want to do here in Japan is show young people: this is our culture, this is what life was like for our mothers. Life here isn't always easy, but I want to turn those struggles into something better.»

«Ma mère avait six enfants et j'étais l'aînée. Je ne suis pas allée beaucoup à l'école ; j'ai commencé à aider à la maison à partir de sept ans. Je n'ai jamais eu une vraie enfance. C'était dur. Je ne voyais aucun avenir. Je me suis fiancée à quinze ans et mariée à seize. J'ai eu mon premier fils à dix-sept ans. Je veux que ma fille aille d'abord à l'école. Je ne veux pas qu'elle finisse comme moi. Je veux qu'elle puisse dire : "Je suis là !" – sans demander de l'aide aux autres, mais en vivant sa vie selon ses propres conditions. Je veux que mes enfants puissent faire ce que je n'ai pas pu faire. Je suis au Japon depuis dix-huit ans et, à partir de maintenant, je veux me concentrer sur ce que j'aime. J'étudie maintenant, comme apprendre le kurde. Notre kurde est assez similaire au turc, tu sais. Ce que je veux faire ici, au Japon, c'est montrer aux jeunes : voici notre culture, voici à quoi ressemblait la vie de nos mères. La vie ici n'est pas toujours facile, mais je veux transformer ces luttes en quelque chose de mieux.»

PAGE

«There was a primary school in our village. The teachers were, of course, Turkish, and some of them didn't like Kurds. But regardless of that, some teachers did like us. The one I liked the most was a Kurdish teacher who was Alevi, and this was when I was in 4th or 5th grade—the time I enjoyed the most. When we didn't want to study, he played music on his saz, and it was from him that I first heard Kurdish music. I'll never forget that song. The teacher said, 'Don't tell anyone, okay, 'cause I'm a Turkish teacher, so let's keep it a secret.'»

«Il y avait une école primaire dans notre village. Les enseignants étaient, bien sûr, turcs, et certains n'aimaient pas les Kurdes. Mais malgré cela, certains professeurs nous aimaient bien. Celui que je préférais était un professeur kurde alévi, et c'était quand j'étais en CM1 ou CM2 – la période que j'ai le plus appréciée. Quand nous n'avions pas envie d'étudier, il jouait de la musique avec son saz, et c'est grâce à lui que j'ai entendu pour la première fois de la musique kurde. Je n'oublierai jamais cette chanson. L'enseignant disait : «*Ne le dites à personne, d'accord ? Parce que je suis un professeur turc, alors gardons ça secret.»*»

PAGE

«When people say 'you're such a good girl, you're trying so hard,' I think, I can't keep trying all the time. It's exhausting. I want to slack off, too. I want things to be easy.»

«Quand les gens disent "tu es une si bonne fille, tu fais tellement d'efforts", je me dis que je ne peux pas continuer à essayer tout le temps. C'est épuisant. J'ai envie de lâcher prise, moi aussi. J'aimerais que les choses soient plus simples.»

PAGE

«In Turkey, schools had a lot of problems, so I didn't graduate. In the '90s, there were terrorist attacks of all kinds as well as pressure from the state like secret police, special forces, that kind of thing. So, for me, there was only one path to choose: either support the military, support guerrilla fighters, or leave the country. You couldn't just live a normal life. Many young people admired guerrilla fighters. The '90s were really tough. You never knew who was doing what. People would just disappear suddenly. My generation just thought, «If we could get out of Turkey, anywhere else would be better.»»

«En Turquie, les écoles avaient beaucoup de problèmes, donc je n'ai pas obtenu mon diplôme. Dans les années 90, il y avait des attentats terroristes de toutes sortes ainsi qu'une pression de l'État, comme la police secrète, les forces spéciales, ce genre de choses. Donc, pour moi, il n'y avait qu'un seul choix possible : soit soutenir l'armée, soit soutenir les guérilleros, soit quitter le pays. On ne pouvait pas simplement vivre une vie normale. Beaucoup de jeunes admiraient les guérilleros. Les années 90 étaient vraiment difficiles. On ne savait jamais qui faisait quoi. Les gens disparaissaient soudainement. Ma génération se disait simplement : "Si on pouvait quitter la Turquie, n'importe quel autre endroit serait mieux.»

PAGE

«Music is an expression of human emotions. Kurdish songs, in particular, tell the story of all human emotions. Sadness is sadness as it is, joy is joy as it is, and these emotions come to life through music. Every culture has its own unique songs and dances, and we also have them, too. Yes, we have the best kind of them. The best folk music culture like Dengbej and halay—that's what we have, but can you imagine? It's heartbreaking that our children don't know about them. We're speakers of a language that's at risk of disappearing. If we don't protect our language, both we and future generations will lose our Kurdish society. If our ancestors and elders have kept our culture alive up until today, it's up to us to pass it on to the younger generations, so they can carry it on too. Our culture and our language have the right to exist and never be forgotten. We do not want them to disappear.»

«La musique est une expression des émotions humaines. Les chansons kurdes, en particulier, racontent l'histoire de toutes les émotions humaines. La tristesse est la tristesse telle quelle, la joie est la joie telle quelle, et ces émotions prennent vie à travers la musique.

Chaque culture a ses propres chansons et danses uniques, et nous aussi nous les avons. Oui, nous avons les meilleures. La meilleure culture musicale traditionnelle comme le Dengbej et le halay, c'est ce que nous avons, mais pouvez-vous imaginer ? C'est déchirant que nos enfants ne les connaissent pas. Nous parlons une langue en danger de disparition. Si nous ne protégeons pas notre langue, nous et les générations futures perdrons notre société kurde. Si nos ancêtres et nos aînés ont maintenu notre culture en vie jusqu'à aujourd'hui, c'est à nous de la transmettre aux jeunes générations, afin qu'elles puissent la perpétuer à leur tour. Notre culture et notre langue ont le droit d'exister et de ne jamais être oubliées. Nous ne voulons pas qu'elles disparaissent.»

PAGE

«I grew up in a village in Turkey until I was sixteen. I took the bus to middle school in another town. It was a Turkish school. When I spoke in Kurdish, I was told 'shut up!' When I asked, 'Why can't I speak my own language? I'm Kurdish,' my friends would hit me and say, 'No, you can't.' After middle school, I quit school. Most people said, 'Girls don't go to school,' and my parents thought the same way. It was the old way of thinking. I loved studying, but I had to quit to make a living. I worked in the village all the time. I worked hard. In Japan, I learned what it means to really live freely. I think that's really great. I believe people should have the right to make decisions about their own lives. When I was in Turkey, I was young and didn't understand, but after turning eighteen, I started thinking that way.»

«J'ai grandi dans un village en Turquie jusqu'à mes seize ans. Je prenais le bus pour aller au collège dans une autre ville. C'était une école turque. Quand je parlais en kurde, on me disait "Tais-toi !". Quand je demandais : "Pourquoi je ne peux pas parler ma propre langue ? Je suis kurde", mes amis me frappaient et disaient : "Non, tu ne peux pas." Après le collège, j'ai arrêté l'école. La plupart des gens disaient : "Les filles ne vont pas à l'école", et mes parents pensaient de la même manière. C'était l'ancienne façon de penser. J'adorais étudier, mais j'ai dû arrêter pour gagner ma vie. J'ai travaillé dans le village tout le temps. J'ai travaillé dur. Au Japon, j'ai appris ce que signifie vraiment vivre librement. Je trouve ça formidable. Je crois que les gens devraient avoir le droit de prendre des décisions concernant leur propre vie. Quand j'étais en Turquie, j'étais jeune et je ne comprenais pas, mais après mes dix-huit ans, j'ai commencé à penser comme ça.»

PAGE

«Bêrxwedan Jiyane» is a slogan that means «Resistance is Life.» It is often shouted at protests. Bêrxwedan is a common name for Kurdish men, and Jiyane is often used for women. I used to see that phrase a lot on social media during the Battle for Kobani. Actually, I didn't even know what it meant back then—not until 2019. I thought it was meaningful, so I got a tattoo of it. The people who fought for Kobani were brave and amazing because they were fighting for themselves and to protect their homeland. We often say, «If we were born again, we would choose to be Kurdish again,» because Kurds are people who fight for freedom.»

«Bêrxwedan Jiyane» est un slogan qui signifie «La résistance, c'est la vie». Il est souvent scandé lors de manifestations. Bêrxwedan est un prénom courant pour les hommes kurdes, et Jiyane est souvent utilisé pour les femmes.

Je voyais souvent cette phrase sur les réseaux sociaux pendant la bataille de Kobané. En réalité, à l'époque, je ne savais même pas ce que cela voulait dire, pas avant 2019. Je trouvais ça porteur de sens, alors je me suis fait tatouer cette phrase.

Les personnes qui ont combattu pour Kobané étaient braves et admirables, car elles se battaient pour elles-mêmes et pour protéger leur terre natale. Nous disons souvent : «Si nous devions renaître, nous choisirions encore d'être kurdes», parce que les Kurdes sont un peuple qui se bat pour la liberté.

PAGE

«I have been on Karihom (provisional release) for 10 years and it has been troublesome for a long time. But I've lived here for 15 years, got married here in Japan, and my daughter was born here as well. So, leaving all the good and bad memories behind and going back to Turkey isn't easy. Having many different cultures in one country is very nice and refreshing. I have come to Japan and talked to many different Japanese people. I've explained our culture to them. All of those experiences have helped me grow and I feel like I'm constantly evolving. I've learned to appreciate different things, understand other people's feelings, and when I look at the world now, it feels like it's expanded. I want to bring up my daughter in Japan. In my home country, there is a lot of discrimination due to ethnic differences and I don't feel very free. Japan is very free and safe. I would like to stay here forever. We've lived both in Turkey and Japan and through all of that, we've learned a lot. With that understanding, the first thing I want to teach my daughter is: 'Respect people. No matter what ethnicity or religion.' That's the message I want to pass on to her.»

«J'ai été en liberté provisoire à Karihom pendant 10 ans et cela a été difficile depuis longtemps. Mais j'ai vécu ici pendant 15 ans, je me suis marié ici au Japon, et ma fille y est née également. Alors, laisser derrière moi tous les bons et mauvais souvenirs et retourner en Turquie n'est pas facile. Avoir de nombreuses cultures différentes dans un même pays, c'est très agréable et rafraîchissant. Je suis venu au Japon et j'ai parlé à de nombreux Japonais différents. Je leur ai expliqué notre culture. Toutes ces expériences m'ont aidé à grandir et j'ai l'impression de ne cesser d'évoluer. J'ai appris à apprécier des choses différentes, à comprendre les sentiments des autres, et quand je regarde le monde maintenant, j'ai l'impression qu'il s'est élargi.

Je veux élever ma fille au Japon. Dans mon pays d'origine, il y a beaucoup de discrimination en raison des différences ethniques et je ne me sens pas très libre. Le Japon est très libre et sûr. J'aimerais y rester pour toujours. Nous avons vécu à la fois en Turquie et au Japon et, à travers tout cela, nous avons beaucoup appris. Avec cette compréhension, la première chose que je veux enseigner à ma fille, c'est : *« Respectez les gens. Peu importe leur ethnie ou leur religion. »* C'est le message que je veux lui transmettre.»

PAGE

«I learn songs for myself. Everyone says I have a good voice. So I learn songs for my own heart. I also love Kurdish. I don't speak Turkish very much or listen to Turkish music. Back in the village, we weren't allowed to listen to Kurdish music. The military would come into our homes and search. I remember once burying a cassette tape of Kurdish songs in the ground by my own hands. My heart has always belonged to the Kurdish language—because it's my language. I'm Kurdish. I don't want to give that up and start speaking Turkish, doing everything the Turkish way, just because I have a Turkish ID or residency. That's not who I am.»

«J'apprends des chansons pour moi-même. Tout le monde dit que j'ai une belle voix. Alors j'apprends des chansons pour mon propre cœur.

J'aime aussi le kurde. Je ne parle pas beaucoup turc ni n'écoute de musique turque. À l'époque, dans le village, il nous était interdit d'écouter de la musique kurde. Les militaires venaient fouiller nos maisons. Je me souviens d'avoir enterré de mes propres mains une cassette de chansons kurdes dans le sol. Mon cœur a toujours appartenu à la langue kurde, parce que c'est ma langue. Je suis kurde. Je ne veux pas y renoncer et commencer à parler turc, à tout faire à la manière turque, simplement parce que j'ai une carte d'identité turque ou un titre de séjour. Ce n'est pas qui je suis.»

PAGE

«One morning Jandarma came to attack our house. I ran away and hid in the mountains. Then, around 2 pm, I noticed some kind of smell. I was in the mountains, where the wind carries scents, like the smell of people. There was nothing in the mountains, just sky and grass, so I thought it was strange. When I looked, I saw a lot of soldiers, about 400 metres away, and I remember there being about a thousand of them. So I ran away turning my clothes inside out.»

«Un matin, la Jandarma est venue attaquer notre maison. Je me suis enfui et j'ai caché dans les montagnes. Ensuite, vers 14 heures, j'ai remarqué une sorte d'odeur. J'étais dans les montagnes, où le vent transporte les odeurs, comme celle des gens. Il n'y avait rien dans les montagnes, juste le ciel et l'herbe, alors j'ai trouvé ça étrange. Quand j'ai regardé, j'ai vu beaucoup de soldats, à environ 400 mètres, et je me souviens qu'il y en avait environ mille. Alors je me suis enfui en retournant mes vêtements à l'envers.»

PAGE

«I grew up in a neighborhood where a lot of Turkish people lived, so I'm not that fluent in Kurdish. My mother had lots of Kurdish tattoos. I remember her saying 'Hide your hands' when she came to pick me up from school. It would have been a problem if people found out we were Kurdish. But I had Turkish friends as well. When I first came to Japan, I thought it was a very different country. I was curious about the culture, the food, and the characters used in writing—all things unique to such an island nation. I went to the city hall to enroll my son in school and said that I also wanted to study. But I was already forty-five years old at the time. Life in Turkey had not been easy. Being a single mother, Kurdish, a woman—it was all difficult. I knew it would be hard in Japan too. But I've always believed there's hope and I believe in blue butterflies. Butterflies can fly in the blue sky, right? So that's freedom.»

«J'ai grandi dans un quartier où vivaient beaucoup de Turcs, donc je ne parle pas très bien le kurde. Ma mère avait beaucoup de tatouages kurdes. Je me souviens qu'elle me disait "Cache tes mains" quand elle venait me chercher à l'école. Ça aurait été un problème si les gens avaient su que nous étions kurdes. Mais j'avais aussi des amis turcs.

Quand je suis arrivée pour la première fois au Japon, j'ai trouvé que c'était un pays très différent. J'étais

intriguée par la culture, la nourriture et les caractères utilisés dans l'écriture – toutes ces choses uniques à une nation insulaire. Je suis allée à la mairie pour inscrire mon fils à l'école et j'ai dit que je voulais aussi étudier. Mais j'avais déjà quarante-cinq ans à l'époque. La vie en Turquie n'avait pas été facile. Être mère célibataire, kurde, une femme – tout cela était difficile. Je savais que ce serait dur au Japon aussi. Mais j'ai toujours cru qu'il y avait de l'espoir, et je crois aux papillons bleus. Les papillons peuvent voler dans le ciel bleu, n'est-ce pas ? C'est ça, la liberté.»

PAGE

«My oldest son is in high school; he's 16. I cannot see the future, I don't know what life will be like. He's different from his friends and can't seem to come up with good ideas. Foreigners living in Japan have to do well, so he has to get good marks in school tests. Since he's a refugee child and doesn't have a visa, he has to keep working hard because if he doesn't, he'll fall behind. I worry about this and scold my children. I am in a hurry. The Japanese Government isn't going to wait. I am very happy on the days when my son and I can talk about many things together. I really want to take more time to talk with my son, but there are so many problems, I just can't. How free my family and my children's lives would be if we had visas. That would be such a wonderful thing—it's like a dream.»

Mon fils aîné est au lycée, il a 16 ans. Je ne vois pas l'avenir, je ne sais pas à quoi ressemblera la vie. Il est différent de ses amis et ne semble pas avoir de bonnes idées. Les étrangers vivant au Japon doivent bien réussir, alors il doit obtenir de bonnes notes aux examens scolaires. Comme il est un enfant réfugié et qu'il n'a pas de visa, il doit continuer à travailler dur, sinon il prendra du retard. Je m'inquiète pour cela et je gronde mes enfants. Je suis pressée. Le gouvernement japonais n'allait pas attendre. Je suis très heureuse les jours où mon fils et moi pouvons parler de nombreuses choses ensemble. J'aimerais vraiment prendre plus de temps pour parler avec mon fils, mais il y a tellement de problèmes que je ne peux pas. À quel point la vie de ma famille et de mes enfants serait libre si nous avions des visas. Ce serait une chose merveilleuse, comme un rêve.

PAGE

«We will definitely send our youngest sister to university. Once we get our residency status, we will do everything for her. I don't want her to have the same experience as us. I want her to have a proper education, to go to school like any other kid, and to keep going until she finishes. No matter what our parents say, I want her to go to school and not have to struggle like we did. When we started elementary school, it was so hard. Even children born in Japan, if they don't go to kindergarten, have a hard time when they start elementary school. I keep insisting to my parents that no matter what happens, we have to send our youngest sister to kindergarten.»

«Nous enverrons définitivement notre plus jeune sœur à l'université. Une fois que nous aurons obtenu notre statut de résident, nous ferons tout pour elle. Je ne veux pas qu'elle vive la même expérience que nous. Je veux qu'elle ait une éducation correcte, qu'elle aille à l'école comme n'importe quel autre enfant, et qu'elle continue jusqu'à la fin de ses études. Peu importe ce que disent nos parents, je veux qu'elle aille à l'école et qu'elle n'ait pas à lutter comme nous l'avons fait. Quand nous avons commencé l'école primaire, c'était très dur. Même les enfants nés au Japon, s'ils ne vont pas à la maternelle, ont du mal quand ils commencent l'école primaire. Je ne cesse de répéter à mes parents que, quoi qu'il arrive, nous devons envoyer notre plus jeune sœur à la maternelle.»

PAGE

*«I don't want to talk about the old days. It's too painful. I want to talk about the future.»
«As for the future, the first thing I want is a visa. I don't want to go back to Turkey.»
«A visa is just the beginning. I have less freedom now, but if I had a visa, I could do more.»*

«Being on Karihomm is really scary.»
«Cooking is something I do all the time. That's why I want to make money from cooking.»
«But it's not all about money. Not just money.»
«I want people to know that we are here in Japan. I want to work for myself.»
«I'd never ask my husband or anyone else for money. That would feel so shameful.»
«Someday I want to be like you and help people.»
«I've come to think this way since I've met a lot of Japanese people, although I've always thought this way.»
«If I had stayed in Turkey, I might not have thought like this.»
«Japan is safe. You know, we are Kurds. Japan is better for us than Turkey.»
«Very safe.»

«Je ne veux pas parler du passé. C'est trop douloureux. Je veux parler de l'avenir.»
 «Pour ce qui est de l'avenir, la première chose que je veux, c'est un visa. Je ne veux pas retourner en Turquie.»
 «Un visa n'est qu'un début. J'ai moins de liberté maintenant, mais si j'avais un visa, je pourrais faire plus.»
 «Être en liberté provisoire est vraiment effrayant.»
 «Cuire est quelque chose que je fais tout le temps. C'est pour ça que je veux gagner de l'argent avec la cuisine.»
 «Mais ce n'est pas une question d'argent. Pas seulement d'argent.»
 «Je veux que les gens sachent que nous sommes ici, au Japon. Je veux travailler pour moi-même.»
 «Je ne demanderais jamais d'argent à mon mari ou à qui que ce soit d'autre. Ce serait trop honteux.»
 «Un jour, je veux être comme toi et aider les gens.»
 «J'en suis venue à penser comme ça depuis que j'ai rencontré beaucoup de Japonais, bien que j'aie toujours pensé ainsi.»
 «Si j'étais restée en Turquie, je n'aurais peut-être pas pensé comme ça.»
 «Le Japon est sûr. Tu sais, nous sommes Kurdes. Le Japon est mieux pour nous que la Turquie.»
 «Très sûr.»

PAGE

«A lot happened when I was in Turkey. I kept thinking, 'Not now, but one day, so hang in there'. And I still think that way as I go through life. I know that one day both my parents and I will be able to live a beautiful life.»

«Beaucoup de choses sont arrivées quand j'étais en Turquie. Je me disais sans cesse : *«Pas maintenant, mais un jour, alors tiens bon»*. Et je continue de penser ainsi en traversant la vie. Je sais qu'un jour, mes parents et moi pourrions vivre une belle vie.»

PAGE

«I remember well when I was working in the Tokyo area doing demolition work before I knew any Japanese at all. At that time, most of the demolition was finished and there was only a yumbo (an excavator) there. Everyone else had left to carry the trash away in their trucks, and I had to wait alone in the middle of nowhere. I had left my jacket and wallet in the truck, and nobody came back, even though it was nighttime. It was winter, and I was so cold and helpless that I had to start the engine on the yumbo and use the exhaust to warm myself up. Then, out of nowhere, a Japanese guy I didn't know came over and gave me a coffee and a Holdtairo (pocket warmer). I didn't know what a Holdtairo was back then, but the Japanese man put the warmer in my pocket. I have never forgotten that. I don't remember that Japanese man's face anymore, but I was really grateful, or rather kept wondering, 'Why is this person being so kind?' I had a lot of bad experiences in Japan, but that one can of coffee felt stronger than anything I had gone through. It actually made me think, 'There are still good people out there, so I can keep going.' Even now, this memory is the source of my motivation to carry on.»

Je me souviens bien du temps où je travaillais dans la région de Tokyo, dans la démolition, avant de connaître qui que ce soit au Japon. À cette époque, la plupart des travaux de démolition étaient terminés et il ne restait plus qu'un yumbo (une pelleuse) sur place. Tout le monde était parti avec leurs camions pour emmener les débris, et je devais attendre seul au milieu de nulle part. J'avais laissé ma veste et mon portefeuille dans le camion, et personne n'est revenu, même s'il faisait nuit. C'était l'hiver, et il faisait si froid que, désespéré, j'ai dû mettre en marche le moteur du yumbo et utiliser les gaz d'échappement pour me réchauffer.

Puis, soudain, un Japonais que je ne connaissais pas est venu vers moi et m'a offert un café et un Holdtairo (un chauffe-mains). Je ne savais pas ce qu'était un Holdtairo à l'époque, mais cet homme a glissé le chauffe-mains dans ma poche. Je n'ai jamais oublié ce geste. Je ne me souviens plus du visage de cet homme, mais j'étais vraiment reconnaissant, ou plutôt, je ne cessais de me demander : Pourquoi cette personne est-elle si gentille ? J'avais vécu beaucoup de mauvaises expériences au Japon, mais ce simple café m'a marqué plus que tout le reste. Ça m'a même fait penser : Il reste de bonnes personnes dans ce monde, alors je peux continuer. Encore aujourd'hui, ce souvenir est la source de ma motivation pour avancer.

PAGE

«First I got a job in a tyre factory in Sendai through an Iranian introduction. Then a Japanese man who had two apartments rented them out to different foreigners, and we all lived together for about two years. During that time I learned the language and became confident enough to rent a place. After that, I looked for a job on my own. Even though I didn't know the language, I'd go to different companies in Urawa and ask if they had any work. I'd get on my bike early in the morning and search. After that I did construction work, and sewage work for a plumbing company. It was around 1997-2000. I worked with a lot of Kurds and we helped each other out. Back then, everyone was working for Japanese companies and experienced a lot. It would be better if everyone had that experience now.»

Au début, j'ai trouvé un travail dans une usine de pneus à Sendai grâce à une introduction iranienne. Ensuite, un Japonais qui avait deux appartements les a loués à différents étrangers, et nous avons tous vécu ensemble pendant environ deux ans. Pendant cette période, j'ai appris la langue et j'ai pris suffisamment confiance pour louer un logement. Après cela, j'ai cherché un travail par moi-même. Même si je ne connaissais pas la langue, j'allais dans différentes entreprises à Urawa et je demandais s'ils avaient du travail. Je montais sur mon vélo tôt le matin et je cherchais.

Ensuite, j'ai travaillé dans la construction et dans les égouts pour une entreprise de plomberie. C'était vers 1997-2000. J'ai travaillé avec beaucoup de Kurdes et nous nous entraïdions. À l'époque, tout le monde travaillait pour des entreprises japonaises et acquérait beaucoup d'expérience. Ce serait mieux si tout le monde pouvait avoir cette expérience aujourd'hui.

PAGE

*«My treason is not directed at you alone
it is directed against the whole world
As a child, I was forced to grow up
Before I lived my childhood
I lost faith in people
They sowed seeds of hatred in my heart
They killed the child that lived within...»*

Ma trahison ne vous vise pas vous seul
elle est dirigée contre le monde entier
Enfant, j'ai été forcé de grandir
Avant d'avoir vécu mon enfance
J'ai perdu foi en les gens

Ils ont semé des graines de haine dans mon cœur
Ils ont tué l'enfant qui vivait en moi...

PAGE

*«A love that could never be, I knew it deep inside,
Yet still...
even knowing it was love unfulfilled,
I opened my heart to loving you...»*

Un amour qui ne pourrait jamais être, je le savais au plus profond de moi,
Pourtant...
même en sachant qu'il était sans espoir,
j'ai ouvert mon cœur à t'aimer...

PAGE

*Your voice alone
Vibrates inside my captured heart
Every time your smile shines on my face,
I fall in love with you yet again. And again.
My every moment is consumed by thoughts of you
Each and every day, I talk to you
I realize the depth of my love knows no measure.*

Ta voix seule
Fait vibrer mon cœur captif
Chaque fois que ton sourire éclaire mon visage,
Je tombe à nouveau amoureux de toi. Encore et encore.
Chacun de mes instants est consumé par des pensées de toi
Chaque jour, je te parle
Je réalise que la profondeur de mon amour n'a pas de limite.

PAGE

*«It was my destiny to meet you
Becoming friends was my choice, it's true.
But
Falling in love with you, that was beyond my control.»*

«C'était mon destin de te rencontrer
Devenir amis était mon choix, c'est vrai.
Mais
Tomber amoureux de toi, ça, je ne l'ai pas choisi.»

PAGE

«Everyone who is afraid of dying has days when they wish to die.»

«Chacun de ceux qui ont peur de mourir a des jours où ils souhaitent mourir.»

PAGE

«I have lived in Japan for almost 10 years, so I get frustrated when I am forced to follow my parents' culture. When I share my life with my Japanese friends, I can see that my parents and I have different ways of thinking. I think I've adopted the Japanese way of thinking. It's one of the things I struggle with, actually. If it weren't for that, I probably wouldn't clash with my parents so much. My parents always tell me that they came to Japan for me and my brother, so I should do my best. Lately, I've been thinking that it would have been nice if I could have lived peacefully in my own country. There's a lot of misunderstanding about Kurds in Japan too. Living in Japan, I can no longer say 'I am Kurdish' or 'I am Turkish,' because people lump us all together. Still, Japan is a peaceful country, I have friends at school

and the Japanese schools and classes are probably of a higher level than those in Turkey. I like the culture. So I don't hate Japan, but to be honest, I think it's hard to live here as a foreigner.»

«J'ai vécu au Japon pendant près de 10 ans, alors ça me frustre d'être forcé de suivre la culture de mes parents. Quand je partage ma vie avec mes amis japonais, je vois que mes parents et moi n'avons pas la même façon de penser. Je pense avoir adopté la manière de penser japonaise. C'est d'ailleurs l'une des choses avec lesquelles je lutte. Si ce n'était pas le cas, je me disputerais probablement moins avec mes parents. Mes parents me disent toujours qu'ils sont venus au Japon pour moi et mon frère, alors je devrais faire de mon mieux. Récemment, je me suis dit que ce serait bien de pouvoir vivre paisiblement dans mon propre pays. Il y a aussi beaucoup de malentendus sur les Kurdes au Japon. En vivant ici, je ne peux plus dire "Je suis kurde" ou "Je suis turc", car les gens nous mettent tous dans le même sac. Pourtant, le Japon est un pays paisible, j'ai des amis à l'école et les écoles et les cours japonais sont probablement de meilleur niveau qu'en Turquie. J'aime la culture. Donc je n'ai pas de haine pour le Japon, mais pour être honnête, je pense que c'est difficile de vivre ici en tant qu'étranger.»

PAGE

«My father went to prison a few times in Turkey because of discrimination against Kurds among other things, so I think my parents fled because of that. First my father came to Japan, and then about ten months later, the rest of us followed. I kind of knew that my father had been in danger, but I didn't really understand why.

It wasn't until much later that I found out. Actually... it was during the interview at Odaiba. [laughs] The details of what my father went through in Turkey when I was around six or seven years old were almost all revealed in the interview at Odaiba.

I remember thinking, That really happened?

We were too young to really be affected, but it had an impact on the adults. If my father ever went back, it would be seriously dangerous.

Like, he'd definitely get arrested. No question.»

Mon père est allé en prison plusieurs fois en Turquie, entre autres à cause de la discrimination envers les Kurdes, alors je pense que mes parents ont fui pour cette raison. D'abord, mon père est venu au Japon, puis, environ dix mois plus tard, le reste de la famille l'a rejoint. Je savais plus ou moins que mon père avait été en danger, mais je ne comprenais pas vraiment pourquoi.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris la vérité. En fait... c'était pendant l'entretien à Odaiba. [rires] Les détails de ce que mon père a vécu en Turquie, alors que j'avais environ six ou sept ans, ont presque tous été révélés lors de cet entretien à Odaiba.

Je me souviens d'avoir pensé : Ça s'est vraiment passé ?

Nous étions trop jeunes pour être vraiment affectés, mais ça a marqué les adultes. Si mon père retournait en Turquie, ce serait extrêmement dangereux.

Genre, il serait définitivement arrêté. Sans aucun doute.

PAGE

MI came here when I was ten, and soon I'll have lived in Japan longer than in Turkey. I didn't really understand what people meant when they said living in Turkey was hard.

The Kurdish people living in the village had to take a bus to school because it was far away. The children at that school were Turkish, and I heard there was a lot of discrimination.

But I lived in the city. And in the city, I didn't tell anyone that I was Kurdish. When I had the interview for the refugee application, I was eighteen, so I had to go in alone, and they asked me a lot of intense questions.

I guess what my parents told the authorities when we first came to Japan differed from what I said at the interview.

The authorities said things like, You said this when you arrived in Japan, but now you're saying that, and so on. But I was just a child when we got here, so I didn't know anything and only repeated what I was told. Plus, children sometimes forget what they said years ago.

Even between parents and children, everyone's story is different—the things they say, the things they write.

Je suis arrivé ici à l'âge de dix ans, et bientôt j'aurai vécu au Japon plus longtemps qu'en Turquie. Je ne comprenais pas vraiment ce que les gens voulaient dire lorsqu'ils disaient que vivre en Turquie était difficile.

Les Kurdes qui vivaient dans le village devaient prendre le bus pour aller à l'école parce que c'était loin. Les enfants de cette école étaient turcs, et j'ai entendu dire qu'il y avait beaucoup de discrimination.

Mais moi, je vivais en ville. Et en ville, je ne disais à personne que j'étais kurde. Quand j'ai passé l'entretien pour la demande d'asile, j'avais dix-huit ans, alors j'ai dû y aller seul, et ils m'ont posé beaucoup de questions difficiles.

Je suppose que ce que mes parents ont dit aux autorités quand nous sommes arrivés au Japon pour la première fois différerait de ce que j'ai déclaré lors de l'entretien.

Les autorités disaient des choses comme : Tu as dit ceci en arrivant au Japon, mais maintenant tu dis cela, et ainsi de suite. Mais j'étais juste un enfant quand nous sommes arrivés, alors je ne savais rien et je ne faisais que répéter ce qu'on m'avait dit. De plus, les enfants oublient parfois ce qu'ils ont dit des années plus tôt.

Même entre parents et enfants, l'histoire de chacun est différente : les choses qu'ils disent, les choses qu'ils écrivent.

PAGE

«I was detained three times by the Nyuukan authorities. Repeatedly detained and released on parole. I was detained for four years for no reason, and I suffered psychological scars that still can't be healed. Nyuukan tells us to 'follow the rules,' but they don't follow the rules themselves. If we don't follow the rules, we will be detained, but Nyuukan doesn't follow the UN rules. Even if we die, no one holds Nyuukan responsible.

They're violent towards us. Truly violent. How many more people have to die for Nyuukan to change? My friends died in the Nyuukan building. The person in the room next to mine took tranquilizers, lost his mind and killed himself at night. Another died because he had a severe headache but couldn't go to the hospital. Another died in the shower screaming, I can't get out, I can't get out.

We came to Japan to live. Not to die.»

J'ai été détenu trois fois par les autorités de Nyuukan. Détenu à plusieurs reprises puis libéré sous caution. J'ai été détenu pendant quatre ans sans raison, et j'en porte des cicatrices psychologiques qui ne guérissent toujours pas. Nyuukan nous dit de « respecter les règles », mais eux-mêmes ne les respectent pas. Si nous ne respectons pas les règles, nous sommes détenus, mais Nyuukan ne respecte pas les règles de l'ONU. Même si nous mourons, personne ne tient Nyuukan pour responsable.

Ils sont violents envers nous. Vraiment violents. Combien de personnes doivent encore mourir pour que Nyuukan change ? Mes amis sont morts dans le bâtiment de Nyuukan. La personne dans la cellule à côté de la mienne a pris des tranquillisants, a perdu la raison et s'est suicidée une nuit. Un autre est mort parce qu'il avait une migraine atroce mais ne pouvait pas aller à l'hôpital. Un autre est mort sous la douche en hurlant : Je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir.

Nous sommes venus au Japon pour vivre. Pas pour mourir.

PAGE

«When you're put in the 'Choubatsu (punishment) room' in the Nyuukan, the officer opens and shuts the door, looking for the right key to the Choubatsu room door. You hear the sound of the keys—clatter, clatter, click, click. There are keys for 10 doors. They open and close, open and close. So many doors, endless doors. Each one has a different key for all doors. We are put there even though we haven't done anything wrong.

Even now, I can't sleep because the sound of keys scares me. I think I might be put in the Choubatsu room again. That's why I can't even carry my own keys. I leave the house unlocked.»

Quand on vous met dans la « salle de punition (Choubatsu) » à Nyuukan, l'agent ouvre et ferme la porte en cherchant la bonne clé pour la serrure de la salle. On entend le bruit des clés : cliquetis, cliquetis, clic, clic. Il y a des clés pour 10 portes. Ils ouvrent et ferment, ouvrent et ferment. Tellement de portes, des portes sans fin. Chacune a une clé différente pour toutes les portes. On nous y met alors que nous n'avons rien fait de mal.

Même maintenant, je ne peux pas dormir parce que le bruit des clés me fait peur. J'ai peur qu'on me remette dans la salle Choubatsu. C'est pour ça que je ne peux même pas porter mes propres clés. Je laisse la maison déverrouillée.

PAGE

«During my first detention in Nyuukan, I craved Yoshinoya's beef bowls so badly. Three years after my release, I was detained again in Nyuukan. At that time, I already knew that I would be detained. So on my way to Nyuukan for a Karihom application, thinking I would be caught, I got off at Shinagawa Station. I knew there was a Yoshinoya in front of Shinagawa station, so I ate a full bowl of Yoshinoya beef rice, had a cup of coffee and smoked a cigarette. Then I went to Nyuukan and was detained on the spot.»

«Lors de ma première détention à Nyuukan, j'avais tellement envie d'un bol de bœuf de Yoshinoya. Trois ans après ma libération, j'ai été de nouveau détenu à Nyuukan. À cette époque, je savais déjà que j'allais être détenu. Alors, en me rendant à Nyuukan pour une demande de Karihom, pensant que j'allais être arrêté, je suis descendu à la gare de Shinagawa. Je savais qu'il y avait un Yoshinoya devant la gare de Shinagawa, alors j'ai mangé un grand bol de riz au bœuf de Yoshinoya, j'ai bu un café et j'ai fumé une cigarette. Ensuite, je suis allé à Nyuukan et j'ai été détenu sur place.»

PAGE

«Within a year of coming to Japan, my father was detained in a Nyuukan facility. I was a child, so I didn't know what was going on. I wondered if my father had done something wrong. At school, I didn't know who it was, but someone said my father had been arrested. It couldn't be helped, because Japanese people don't know about Karihom, so they thought my father was a criminal. I guess the rumor went around that I was the 'son of a murderer', and I was quite isolated. I also blamed my father a lot. Even after my father was released, I felt strange. I began to distance myself from him. When I was in high school, I finally understood why my father was detained and I felt a lot of regret. I felt I had done something wrong. I don't want the children of today to have that bad feeling.»

PAGE

«Within a year of coming to Japan, my father was detained in a Nyuukan facility. I was a child, so I didn't know what was going on. I wondered if my father had done something wrong. At school, I didn't know who it was, but someone said my father had been arrested. It couldn't be helped, because Japanese people don't know about Karihom, so they thought my father was a criminal. I guess the rumor went around that I was the 'son of a murderer', and I was quite isolated. I also blamed my father a lot. Even after my father was released, I felt strange. I began to distance myself from him. When I was in high school, I finally understood why my father was detained and I felt a lot of regret. I felt I had done something wrong. I don't want the children of today to have that bad feeling.»

Dans l'année qui a suivi notre arrivée au Japon, mon père a été détenu dans un centre de Nyuukan. J'étais un enfant, alors je ne comprenais pas ce qui se passait. Je me demandais si mon père avait fait quelque chose de mal. À l'école, je ne savais pas qui c'était, mais quelqu'un a dit que mon père avait été arrêté. On ne pouvait rien y faire, car les Japonais ne connaissent pas le Karihom, alors ils pensaient que mon père était un criminel. Je suppose que la rumeur a circulé que j'étais le « fils d'un meurtrier », et j'étais assez isolé. J'en ai aussi beaucoup voulu à mon père. Même après sa libération, je me sentais bizarre. J'ai commencé à m'éloigner de lui. Quand j'étais au lycée, j'ai enfin compris pourquoi mon père avait été détenu,

et j'ai ressenti beaucoup de regrets. J'avais l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Je ne veux pas que les enfants d'aujourd'hui aient ce mauvais sentiment.

PAGE

«When I was a kid, I didn't even know that I was a Kurd, you know, I was just a kid. I had the idea that being Kurdish was bad. We didn't really talk about being Kurds in our house. At school in Turkey, of course, we learn all about Turkey. They say Turkey is a great nation, so we forget that we are Kurds.»

Quand j'étais enfant, je ne savais même pas que j'étais kurde, tu vois, j'étais juste un enfant. J'avais l'idée que être kurde, c'était mal. On ne parlait pas vraiment du fait d'être Kurdes à la maison. À l'école en Turquie, bien sûr, on apprenait tout sur la Turquie. On nous disait que la Turquie était une grande nation, alors on oubliait qu'on était Kurdes.

PAGE

«I was always interested in fashion and modeling, but I gave up on that. I thought I could get a visa to teach English, so I decided to become an English teacher instead. I was looking for a school before the exam period started. But I just realized I didn't want to do it. Why do I have to do something I don't want to do? Even if I got the visa, I wouldn't be able to keep doing something I didn't like. If it wasn't something I loved, I would have probably dropped out of college. The university I'm currently studying at came up on TikTok, and I really wanted to be a student, so I started looking into it. Teachers as well as others told me, 'Are you seriously going to study fashion? You probably won't get a visa.' And, honestly it's really tough for me to get one, but I still want to do what I love. If I'd ended up at some English language school, I could already see myself quitting. I'd end up getting into trouble with my parents, rebelling, and living a shitty life. I've always had this mindset—if it's not something I truly love, I don't want to do it.

This is what I want to do, so don't argue—just watch me.»

J'ai toujours été intéressé par la mode et le mannequinat, mais j'ai abandonné cette idée. Je pensais pouvoir obtenir un visa pour enseigner l'anglais, alors j'ai décidé de devenir professeur d'anglais à la place. Je cherchais une école avant le début de la période des examens. Mais je me suis rendu compte que je ne voulais pas le faire. Pourquoi devrais-je faire quelque chose que je ne veux pas faire ? Même si j'obtenais le visa, je ne pourrais pas continuer à faire quelque chose que je n'aime pas. Si ce n'était pas quelque chose que j'aimais vraiment, j'aurais probablement abandonné l'université. L'université où j'étudie actuellement est apparue sur TikTok, et j'avais vraiment envie d'être étudiant, alors je me suis renseigné. Des professeurs et d'autres personnes m'ont dit : « Tu veux vraiment étudier la mode ? Tu n'auras probablement pas de visa. » Et, honnêtement, c'est vraiment difficile pour moi d'en obtenir un, mais je veux toujours faire ce que j'aime. Si j'avais fini dans une école de langues anglaise, je me verrais déjà abandonner. Je finirais par avoir des problèmes avec mes parents, me rebeller et vivre une vie misérable. J'ai toujours eu cet état d'esprit : si ce n'est pas quelque chose que j'aime vraiment, je ne veux pas le faire. C'est ce que je veux faire, alors ne discutez pas, regardez-moi simplement.

PAGE

«Six months after I was born in Turkey, my father moved to Japan. Then, ten years after that, my mother and I came over too. For the longest time, I actually thought my father was my grandfather. I'd never seen him in person before. We'd talk occasionally on video calls, but it felt more like talking to an acquaintance. Up until then, my whole world was just Turkey—I didn't know anything about other countries. So when we moved to Japan, honestly, it just felt like we were going to another city in Turkey. I thought we'd be going back soon anyway.

But when we got to Japan, we were detained at the airport for three or four days. That's when I finally saw my father for the first time. My life in Japan started from there.

In the future, I want to work for the United Nations. The SDGs, etc., talk about creating a society where no one is left behind—but the reality is there are people who are still being left behind. I know it might sound a bit much to say this about myself, but I think of people like me: I want to do something meaningful for those who are in that kind of situation.»

Six mois après ma naissance en Turquie, mon père est parti au Japon. Ensuite, dix ans plus tard, ma mère et moi l'avons rejoint. Pendant très longtemps, j'ai en réalité cru que mon père était mon grand-père. Je ne l'avais jamais vu en personne auparavant. On parlait parfois en appel vidéo, mais cela ressemblait davantage à une conversation avec un simple connu. Jusqu'alors, mon monde se limitait à la Turquie : je ne connaissais rien des autres pays. Alors, quand nous sommes partis au Japon, franchement, j'avais l'impression que nous allions simplement dans une autre ville de Turquie. Je pensais que nous allions rentrer rapidement de toute façon.

Mais à notre arrivée au Japon, nous avons été détenus à l'aéroport pendant trois ou quatre jours. C'est à ce moment-là que j'ai enfin vu mon père pour la première fois. Ma vie au Japon a commencé là.

À l'avenir, je veux travailler pour les Nations Unies. Les ODD, etc., parlent de créer une société où personne n'est laissé pour compte, mais la réalité, c'est qu'il y a encore des gens qui le sont. Je sais que cela peut sembler un peu prétentieux de dire cela à mon sujet, mais je pense aux gens comme moi : je veux faire quelque chose de significatif pour ceux qui se trouvent dans ce genre de situation.

PAGE

«In Turkish schools, we learn about Turkish history and that the guerrillas are terrorists. But at a certain age, I realized that it's completely different. For me, it was when I was around sixteen. My older brother, who was about ten years older than me, was involved in political activities and taken away by the police for two or three days. That was the turning point for me.

After coming to Japan, I wanted to do whatever I could. But I feel I haven't been able to do much in terms of activities for Kurds in Japan. I could introduce our culture or do many other things. When I think about why it's not working well, it's because people from the same region tend to stick together. There's a family-like structure, and the Kurdish community as a whole isn't united.

I thought completely differently before marriage and after having children. Since having children, I've changed, so I can no longer say, There's nothing to fear. If I were arrested in Japan and deported, in my case, that would mean being arrested in Turkey too. What would happen to my children then? When I think about that, I don't feel motivated to push forward with my activities in Japan like I used to. Before marriage, I had a stronger desire to do many things, but that changed after getting married.»

Dans les écoles turques, on nous apprend l'histoire de la Turquie et que les guérilleros sont des terroristes. Mais à un certain âge, j'ai réalisé que c'était totalement différent. Pour moi, c'était vers seize ans. Mon frère aîné, qui avait environ dix ans de plus que moi, était impliqué dans des activités politiques et a été emmené par la police pendant deux ou trois jours. Ce fut un tournant pour moi.

Après être venu au Japon, je voulais faire tout ce que je pouvais. Mais j'ai l'impression de ne pas avoir pu faire grand-chose en termes d'activités pour les Kurdes au Japon. J'aurais pu présenter notre culture ou faire beaucoup d'autres choses. Quand je réfléchis à pourquoi cela ne fonctionne pas bien, c'est parce que les gens de la même région ont tendance à rester entre eux. Il y a une structure familiale, et la communauté kurde dans son ensemble n'est pas unie.

Je pensais complètement différemment avant le mariage et après avoir eu des enfants. Depuis que j'ai des enfants, j'ai changé, alors je ne peux plus dire : « Il n'y a rien à craindre. ». Si j'étais arrêté au Japon et expulsé, dans mon cas, cela signifierait aussi être arrêté en Turquie. Que deviendraient mes enfants alors ? Quand j'y pense, je ne me sens plus motivé pour poursuivre mes activités au Japon comme avant. Avant le mariage, j'avais une envie plus forte de faire beaucoup de choses, mais cela a changé après m'être marié.

PAGE

«I came to Japan when I was about ten years old, so I was still a kid. I grew up almost entirely in Japan. I've lived for 19 years, half in Japan and half in Turkey. Both have their good and bad points. In Japan you can wear whatever you want without anyone telling you what to wear, and I think that freedom is good. But maybe because of that, the Kurdish and Turkish cultures might feel safer. There must be a good reason why my parents are strict. However, I don't want to go back to Turkey. I'm in high school now and I can speak Turkish, but I think it would be difficult for me to study at school there. It would also be a bit difficult to get on with people. Because I am used to Japanese values. First of all,

I don't know what will happen to me in Japan, so I will do everything I can in Japan. If I get Japanese citizenship, I will be like a Japanese, so I will have the freedom that Japanese people have in their lives. Citizenship is important. Even if I go back to Turkey, I cannot really do anything. That's why I want to live in Japan like a Japanese.»

Je suis arrivé au Japon vers l'âge de dix ans, donc j'étais encore un enfant. J'ai grandi presque entièrement au Japon.

J'ai vécu 19 ans, la moitié au Japon et l'autre moitié en Turquie. Les deux pays ont leurs bons et leurs mauvais côtés. Au Japon, on peut porter ce qu'on veut sans que personne ne nous dise quoi mettre, et je pense que cette liberté est une bonne chose. Mais peut-être que, à cause de cela, les cultures kurde et turque pourraient sembler plus sûres. Il doit y avoir une bonne raison pour laquelle mes parents sont stricts. Cependant, je ne veux pas retourner en Turquie. Je suis au lycée maintenant et je parle turc, mais je pense que ce serait difficile pour moi d'étudier à l'école là-bas. Ce serait aussi un peu difficile de m'entendre avec les gens. Parce que je suis habitué aux valeurs japonaises. Tout d'abord, je ne sais pas ce qui m'arrivera au Japon, alors je ferai tout ce que je peux ici. Si j'obtiens la nationalité japonaise, je serai comme un Japonais, donc j'aurai la liberté que les Japonais ont dans leur vie. La nationalité est importante. Même si je retourne en Turquie, je ne pourrai pas vraiment faire grand-chose. C'est pour ça que je veux vivre au Japon comme un Japonais.

PAGE

40. Alevi

A religious minority within Islam. Alevi have been considered heretics because of their doctrines, which differ from those of the majority Sunni and Shia sects. Originating in Anatolia, they form a significant part of the religious minorities among the Kurdish population, who, themselves, hold a variety of beliefs.

40. Alevi

Une minorité religieuse au sein de l'islam. Les Alévis ont été considérés comme des hérétiques en raison de leurs doctrines, qui diffèrent de celles des branches majoritaires sunnite et chiite. Originaires d'Anatolie, ils constituent une part importante des minorités religieuses au sein de la population kurde, qui, elle-même, adopte une variété de croyances.

54. Dengbêj

Dengbêj are Kurdish storytellers and singers. In Kurdish, «deng» means «voice» and «bêj» means «to tell».

54. Dengbêj

Les dengbêj sont des conteurs et chanteurs kurdes. En kurde, «deng» signifie «voix» et «bêj» signifie «raconter».

54. Halay

A traditional folk dance performed mainly in the eastern, southeastern and central parts of the Anatolian Peninsula in Turkey.

54. Halay

Une danse folklorique traditionnelle principalement pratiquée dans les régions est, sud-est et centre de la péninsule d'Anatolie en Turquie.

58. Kobane (Kobani)

A city in northern Syria near the Turkish border, with a predominantly Kurdish population. In 2014, it was attacked by the Islamic State militants (ISIS) and its city centre was captured; however, in January 2015, it was retaken by the Kurdish People's Protection Units (YPG) supported by airstrikes from a US-led multinational force. Despite this, the city continues to face hardships, including cross-border incursions by Turkish forces and counter-attacks by Syrian government forces. Moreover, the region remains unstable even after the collapse of the Syrian regime. In Arabic, Kobani is known as 'Ayn al-Arab' (Arab Spring).

58. Kobané (Kobane) – Une ville du nord de la Syrie, près de la frontière turque, à population majoritairement kurde. En 2014, elle a été attaquée par les miliciens de l'État islamique (EI) et son centre-ville a été capturé ; cependant, en janvier 2015, elle a été reprise par les Unités de protection du peuple kurde (YPG), soutenues par des frappes aériennes d'une coalition internationale menée par les États-Unis. Malgré cela, la ville continue de subir des difficultés, notamment des incursions transfrontalières des forces turques et des contre-attaques des forces gouvernementales syriennes. De plus, la région reste instable même après l'effondrement du régime syrien. En arabe, Kobani est connue sous le nom de « Ayn al-Arab » (Printemps arabe).

74. Karihomen (Provisional Release)

A system that provisionally exempts foreign nationals, who are subject to deportation, from detention in immigration facilities. Individuals approved for Karihomen are subject to restrictions such as «prohibition of movement outside the prefecture of residence without permission from immigration authorities» and «prohibition of employment.» In addition, they cannot register as residents, making them ineligible for public services such as national health insurance, which require registration of residence. Karihomen is usually granted for a period of one to three months. The person must then report to Nyukokukan (Immigration Services Agency) on the specified date before the permit expires to renew it. If renewal is denied, they will be detained.

74. Karihomen (Libération provisoire) – Un système qui exempté provisoirement les ressortissants étrangers, soumis à l'expulsion, de la détention dans les centres de rétention pour étrangers. Les personnes approuvées pour le Karihomen sont soumises à des restrictions telles que « l'interdiction de quitter la préfecture de résidence sans autorisation des autorités de l'immigration » et « l'interdiction de travailler ». De plus, elles ne peuvent pas s'enregistrer en tant que résidents, ce qui les rend inéligibles à des services publics comme l'assurance maladie nationale, nécessitant une inscription de résidence. Le Karihomen est généralement accordé pour une période d'un à trois mois. La personne doit ensuite se présenter à l'Agence des services d'immigration à la date spécifiée avant l'expiration du permis pour le renouveler. Si le renouvellement est refusé, elles seront placées en détention.

82. Jandarma

Turkey's paramilitary organization (The national gendarmerie force of the Republic of Turkey.)

82. Jandarma – L'organisation paramilitaire de la Turquie (la gendarmerie nationale de la République de Turquie).

132. Odaiba

Odaiba is the name of an artificial island in Tokyo Bay known as an entertainment district. In the past, the oral testimony part of the refugee application review process was held at an immigration facility located there, so the process is sometimes colloquially referred to as «Odaiba».

132. Odaiba – Le nom d'une île artificielle dans la baie de Tokyo, connue comme un quartier de divertissement. Par le passé, la partie de témoignage oral du processus d'examen des demandes d'asile était organisée dans un centre de rétention situé sur cette île, donc ce processus est parfois familièrement appelé « Odaiba ».

138. Nyukokukan

Short for the Immigration Services Agency of Japan and its detention facilities. The Japanese immigration policy mandates detaining all persons without legal residence status, including refugees seeking asylum and persons living with Japanese spouses or family members. There are issues of significant social concern such as long-term indefinite detention, abuse by detention centre staff, inadequate medical care and suicide among detainees.

138. Nyukokukan

Abréviation de l'Agence des services d'immigration du Japon et de ses centres de détention. La politique d'immigration japonaise impose la détention de toutes les personnes sans statut de résidence légal, y compris les réfugiés demandant l'asile et les personnes vivant avec des conjoints ou des membres de

famille japonais. Il existe des problèmes sociaux majeurs tels que la détention indéfinie à long terme, les abus de la part du personnel des centres de détention, des soins médicaux inadéquats et des suicides parmi les détenus.

138. «UN rules»

(United Nations Guidelines on Detention)

On 25 September 2020, the UN Working Group on Arbitrary Detention issued an opinion concerning the indefinite detention of two asylum seekers in Japan. These two asylum-seekers, who had been held for a long time in Japanese detention facilities without judicial review, were provisionally released for two weeks after a hunger strike, but were then re-detained despite no change in their circumstances. The UN group determined that such indefinite detention constituted arbitrary detention and was a violation of international law.

138.

« Règles de l'ONU »

(Lignes directrices des Nations unies sur la détention)

Le 25 septembre 2020, le Groupe de travail des Nations unies sur la détention arbitraire a émis un avis concernant la détention indéfinie de deux demandeurs d'asile au Japon. Ces deux demandeurs d'asile, détenus depuis longtemps dans des centres de détention japonais sans révision judiciaire, avaient été libérés sous caution pour deux semaines après une grève de la faim, mais avaient ensuite été de nouveau placés en détention malgré l'absence de changement dans leur situation. Le groupe de l'ONU a déterminé que cette détention indéfinie constituait une détention arbitraire et une violation du droit international.

140.

«Chōbatsu» room

(punishment room)

A solitary confinement room in a detention facility where foreigners deemed to have caused trouble are held in isolation for several days. Some rooms are solitary confinement cells with surveillance cameras, no windows and only a hole for a toilet. The official name is «protection room», but both detainees and staff refer to it as the «punishment room».

140.

« Salle *Chōbatsu* »

(salle de punition) – Une cellule d'isolement dans un centre de détention où les étrangers considérés comme ayant causé des troubles sont placés en isolement pendant plusieurs jours. Certaines salles sont des cellules d'isolement équipées de caméras de surveillance, sans fenêtres et avec seulement un trou pour les toilettes. Le nom officiel est « salle de protection », mais les détenus et le personnel l'appellent la « salle de punition ».

PAGE

This book was developed as part of the Photobook as Object workshop held at Reminders Photography Stronghold in 2022, conducted by Yumi Goto and Jan Rosseel. Concept, storyline, and art direction were further developed and completed with Yumi Goto at Reminders Photography Stronghold.

Ce livre a été développé dans le cadre de l'atelier «Le photolivres comme objet», organisé au Reminders Photography Stronghold en 2022, animé par Yumi Goto et Jan Rosseel. Le concept, le récit et la direction artistique ont été approfondis et finalisés avec Yumi Goto au Reminders Photography Stronghold.

